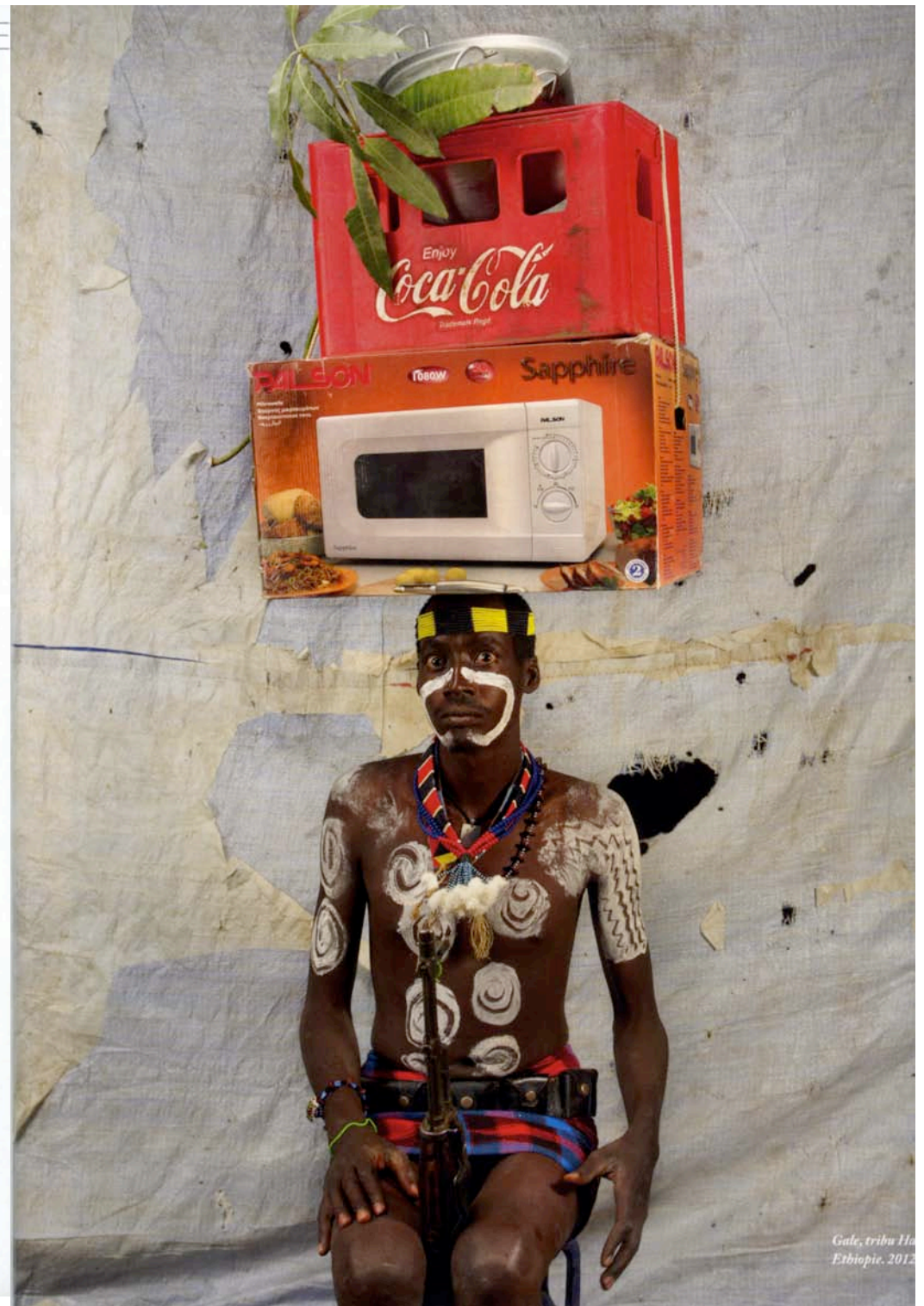


LE POIDS DE LA VIE

HOW
MUCH
CAN YOU
CARRY

En 4 x 4, en mini-bus ou à dos d'âne, ? Floriane de Lassée réalise entre 2012 et 2013 son *Tour d'un monde*. Une itinérance de plus d'un an et demi dans quatre continents et une douzaine de pays, de l'Éthiopie au Rwanda en passant par le Japon, ■ le Népal ou l'Indonésie et jusqu'en Bolivie. De ce long voyage, la photographe ramène entre autres la série *How Much Can You Carry?* née de sa fascination pour les longues files de marcheuses qui portent sur leur tête, par on ne sait quel miracle, des charges aussi variées que volumineuses, au bord des routes de l'Afrique subsaharienne. Cette série de portraits donne à voir dans un décor dépouillé à l'extrême, souvent une simple bâche tendue ou un mur brut, le portrait de femmes et d'hommes des quatre coins du monde ployant tantôt sous le poids de produits de première nécessité ou de biens de consommation destinés à être vendus ou échangés, tantôt sous celui des symboles : poids de l'éducation, poids de la famille ou poids des traditions. Une série à la fois émouvante et drôle qui pose la question de savoir quel poids hommes, femmes et enfants d'ici et d'ailleurs sont prêts à supporter. Au final, ces clichés aussi graphiques que colorés s'imposent comme un hommage à ces « caryatides modernes » qui gardent le sourire, le regard droit et la tête haute quelles que soient les conditions dans lesquelles elles vivent. Un travail, à la fois documentaire et artistique au travers duquel la photographe inaugure une approche beaucoup plus sociale qu'elle ne l'avait fait jusqu'alors, exposé à la Galerie Particulière à Paris. Par Priscillia Fattelay



Gale, tribu Ha
Éthiopie, 2012



Suman, Annapurna, Népal. 2013.



« Old man », Onomichi, Japon. 2013.



Misaki, Onomichi, Japon. 2013.



Desta, communauté rastafarienne de Sbasbamane, Ethiopie. 2012.



*Aru, Ethiopie.
2012. La tonte
première photo
de la série.*

ENTRETIEN AVEC FLORIANE DE LASSÉE, À LA GALERIE PARTICULIÈRE
OÙ ELLE EXPOSE TOUT LE MOIS DE MARS.



Casim, Rwanda. 2012.



Sidney, centre de réinsertion, La Paz, Bolivie. 2013.



Celia, Isla del Sol, lac Titicaca, Bolivie. 2013.



Elly et Farra, un travesti et sa fille, Sulawesi, Indonésie. 2013.

Photo : Racontez-nous la genèse du projet *le Tour d'un monde...*
Floriane de Lassée : Avec Nicolas Henry, mon compagnon, et notre ami et assistant, Moh, nous sommes partis pour un long périple, du 10 janvier 2012 au 10 octobre 2013. Ce voyage nous a menés en Ethiopie, au Rwanda, en Namibie, à Madagascar, en Turquie, au Népal, en Inde, mais aussi au Japon, à Hongkong, en Chine continentale, en Indonésie, en Nouvelle-Calédonie, en Argentine, en Bolivie, au Brésil... Dans chaque pays, nous nous installions dans une ou plusieurs villes ou villages et, en fonction de l'accueil, du coût de la vie et du programme établi, nous restions entre quatre et dix jours pour travailler avec la population locale chacun sur nos projets. Pour moi, le projet *Half The Sky*, un tour du monde qui raconte des destins de femmes dans différents pays, et cette série *How Much Can You Carry?*
Comment vous est venue l'idée?
En Ethiopie, première étape de notre *Tour d'un monde*, je me suis tout à coup retrouvée à mille lieux de mon esthétique habituelle, de mes repères graphiques et de mes sujets coutumiers : grandes villes vues de haut et éclairages de nuit. J'ai dû m'ouvrir à 360° pour trouver quelque chose à photographier. Pendant trois semaines, c'a été très dur, je n'avais vraiment aucune idée. Et puis, alors que nous étions à bord d'un bus, j'ai vu ces marcheurs de bord de route qui semblaient porter toute leur vie sur leur tête. Des femmes pour la plupart. Telles des fourmis à l'équilibre impeccable, elles portaient des montages de bois, de bidons d'eau, de nourriture ou les récoltes des champs. Le dos courbé parfois, mais toujours le cou droit et le regard fixe, elles allaient vendre ou échanger ces denrées au marché ou ramenaient les provisions nécessaires à la maison. J'ai voulu leur rendre hommage.



Floriane de Lassée teste la stabilité d'un ballot à Isla del Sol, en Bolivie.

Avez-vous opéré seule ou en équipe?
Concrètement, comment réalisiez-vous les prises de vues?
Nicolas et moi, nous nous sommes assistés mutuellement : moi sur les prises de vues de ses installations monumentales, lui sur l'éclairage. Il est très fort avec les flashes! Lorsqu'on arrivait dans un village, on installait la bache dans le préau de l'école ou ailleurs. Parfois, un simple mur suffisait en guise de décor. Puis, on commençait par se photographier l'un l'autre avec des trucs sur la tête — ballots de bois ou balises du commerçant d'à côté. Les gens nous prenaient pour des fous jusqu'à ce qu'il voient les photos sur ma tablette numérique. Après, ils voulaient poser à 25 sur la bache, faisant tomber les flashes en se bousculant... A un point tel qu'il nous fallait parfois improviser un

service de sécurité, parce que ça devenait n'importe quoi!
Vous semblez parler d'autres poids que les charges physiques...
Le chargement des marcheurs en Afrique ou celui des porteurs professionnels comme les sherpas au Népal [image Gopal, NDLR] tient une énorme place dans la série. Mais j'ai aussi voulu évoquer d'autres poids, plus symboliques, qui pèsent tout autant sur la tête des êtres humains. J'aborde la question du poids social et du regard de l'autre, notamment en Indonésie où l'existence d'un troisième genre est accepté et où j'ai photographié un travesti qui porte sa fille [image Elly et Farra]. Je questionne le poids des traditions au Japon avec des femmes qui portent des boîtes de kimono, saisies au moment où celles-ci tombaient. Je parle aussi

du poids de l'éducation avec, notamment, ce petit garçon népalais qui porte son cartable, ses livres [image Suman] et... le poids de ce qu'on fait entrer dans la tête des enfants...
Le thème est presque inépuisable! Au final, la série *How Much Can You Carry?* signifie quel poids est-on prêt à supporter sur nos têtes? Ces coiffes géantes que nous avons choisies ensemble les transforment en des sortes de caryatides modernes qui portent le monde sur leurs têtes.
De quel matériel disposez-vous?
Nous étions, nous aussi, chargés : entre les flashes, les appareils, la trousse à pharmacie de compétition et le reste du matos, nous portions plus de 200 kilos. Rien que pour l'éclairage, on avait 8 flashes sur batterie avec des générateurs indépendants. J'ai shooté avec un Hasselblad couplé à un dos numérique Phase One et une optique moyen format 50 mm. J'associe à chacun de mes projets un appareil photo et un support dédié. Pour la série *Présences*, c'étaient des saisons lumineuses; les vues de nuit c'était du papier Kodak métal; et cette série-là a été tirée à la fois sur papier mais aussi en impression jet d'encre à même le bois. L'impression de ces portraits sur de l'épicéa mélange les aspérités et les nœuds du bois avec les trous de la bache. Les images deviennent des objets qu'on peut toucher et prendre dans ses mains pour en ressentir le relief et j'avais envie, pour une fois, de pouvoir toucher les photos sans avoir peur de les abîmer et les exposer ainsi où bon me semble, en plein air par exemple! Ce sera possible à La Gacilly, du 31 mai au 30 septembre.
La plupart des porteurs ont le sourire. Mieux, certains semblent fiers de montrer ce qu'ils ont de plus cher et qui chez nous aurait peu de valeur...
Je n'ai pas voulu montrer les gens de manière misérabiliste — leur vie est déjà assez compliquée comme ça. Mon propos se rapprocherait plus



Basanti, Bénarès, Inde. 2013.



Making-of de la photo de Céline en Bolivie.



Préparation des ballots avec les équipes locales.

Au cours de leur périple, Floriane et ses deux acolytes transportaient plus de 200 kilos de matériel photo.

des « fifteen minutes of fame » d'Andy Warhol : chacun a droit à son quart d'heure de gloire.

Certaines images ressemblent à des montages : la magie de Photoshop ?

Pas du tout. En figeant l'instant, le flash rend parfois la scène absurde, voire abstraite — notamment lorsque je déclenche au moment où les objets tombent. Ça ne dure pas plus d'un quart de seconde ! Cela dit, parfois, lorsque la pièce montée était trop lourde, on aidait les gens en la soutenant avec un fil. Lequel fut, par la suite, effacé à l'aide de Photoshop.

Justement, quelle est la part documentaire et de mise en scène ?

Les deux s'entremêlent, et c'est ce que j'adore. Ce travail est à la fois documentaire et social, mais aussi esthétique et graphique. Je peux aller dans tout un tas de directions et raconter un nombre incroyable d'histoires et c'est pour ça que cette série n'est pas finie, même si elle est largement avancée. J'ai le projet d'en faire un petit livre.

La série est donc toujours en cours ?

How Much Can You Carry ? compte 70 images... pour l'instant, j'ai envie de la poursuivre en France en travaillant sur la question du poids des origines avec des populations

immigrées ou des gens du voyage. Je pense le photographier avec ce qu'ils ont rapporté de chez eux, que ce soit des tissus, un édredon ou une table. Un projet qui se fera en partenariat avec le musée de Saint-Cloud où mon compagnon et moi exposerons nos séries respectives.

Maintenant que nous sommes allés très loin, ce qui m'intéresse est de montrer, très près, les poids qui pèsent sur la société française.

Quel est votre souvenir le plus fort ?

En Bolivie, nous avons partagé la vie de jeunes filles entre 13 et 18 ans, des enfants des rues pour la plupart, souvent victimes d'inceste ou de viol [*Image Sidney*]. Elles vivent dans un centre de réinsertion où on tente de leur réinculquer les bases de la vie : se lever, se laver, s'habiller... Le centre est fermé par de hautes grilles et elles n'ont accès ni à Internet ni au téléphone. Tout ce qu'elles possèdent sont des habits donnés par des œuvres de charité. Chaque fille possède son ballot avec son nom dessus et, lorsqu'elles fuient, le centre garde le ballot dans une pièce au cas où elles reviendraient. Ces sacs laissés à symbolisent l'échec. C'était assez dur. On a passé deux jours complets avec elles, enfermés.

Au début, elle se demandait ce qu'on était venus faire là, elles pensaient qu'on les jugeait et puis, au bout de quelques heures, on a commencé à rire et à avoir des échanges vraiment forts. Je les ai photographiées avec leur ballot sur la tête... À la fin, elles voulaient toutes devenir photographes !

Les quitter a été un déchirement.

Y a-t-il eu des moments difficiles ?

Au Népal, on est arrivé le 1^{er} février et, à cette date, il fait horriblement froid. Il y avait un mètre de neige, pas une voiture ne montait, donc on était à dos d'âne avec tout le matos.

Quels sont vos rapports avec Nicolas Henry ? Quelle est la part de chacun dans l'œuvre de l'autre ?

Ce n'est pas une œuvre commune et ça ne le deviendra pas. Nous faisons des expositions ensemble en vue de montrer que, dans un même pays, dans un même village, on peut avoir des visions artistiques multiples.

Les gens pensent que, lorsqu'on va à tel endroit, on revient forcément avec telles photos. En fait, non : on peut faire des milliards de photos différentes. Mais Nicolas et moi, nous nous influençons. Il m'a amené une vision plus sociale. Cette série le prouve. Moi, je pense l'avoir poussé à davantage de rigueur dans la mise en scène et de richesse dans les poses. Cela dit, si nos travaux sont deux œuvres séparées, exposés côte à côte, ils fonctionnent très bien.

Allez-vous reprendre la route ?

Notre priorité est d'organiser tous les festivals et expositions auxquels nous participons en 2014. Il est possible qu'on descende en Italie avec notre nouveau jouet — notre camion. Maintenant que j'ai vu que j'étais capable d'aller en Ethiopie sans la moindre idée de ce que j'allais y faire, l'Italie sera très facile !

Interview réalisée pour Photo par Priscilla Fattelay en février 2014

Ses sites
www.florianedelasse.com
<http://letourdunmonde.com>

Sa bio en 7 dates

1977 : naissance à Paris.

1991 : commence la photo en n&D (elle passera à la couleur dix ans plus tard).

1995-2000 : maîtrise d'art graphique, ESAG/Penninghen, Paris.

2003-2004 : ICP, à New York. Entrée à la galerie Philippe Chaume (Paris).

2008 : *Inside Views* chez Nazraeli Press.

2013 : série *Half The Sky* soutenue par le mécénat L'Oréal. Entrée à la Galerie Particulière (Paris).

2014 : *How Much Can You Carry ?* et *Ciel de Seine*, à la Galerie Particulière, à Paris, jusqu'au 29 mars. Prix des tirages d'*How Much Can You Carry ?* : entre 1 600 et 5 500 €.

www.lagaleriesparticuliere.com

Ses outils culturels

Ses villes préférées
 Istanbul et La Paz.

Ses livres préférés
Half The Sky, de Kristoff Wundann, qui parle de différents destins féminins dans le monde. Ma série photo du même nom retranscrit quelques-unes de ces histoires.

Et aussi *Autoportrait de l'auteur en couverture de fond* d'Haruki Murakami, parce que c'est souvent en courant que je repère les lieux de mes prises de vue.

Ses magazines préférés
 XXI pour le format unique de ses sujets, à lire aussi bien dans un avion qu'au fin fond de l'Éthiopie, et parce que... ça peut facilement faire office d'assiette ou de planche à saucisson !

Courrier international, pour suivre l'actualité même au bout du monde.

Son site photo préféré
 Le site de retouche photo

www.lasoutisurlegateau.com pour son ergonomie et ses making-of incroyables.

Expositions à venir

• *Traits d'union* au musée des Avelines, à Saint-Cloud, du 10 avril au 13 juillet. www.musee-saintcloud.fr

• *Istanbul*, Théâtre de la liberté, Toulon, jusqu'à la fin août. www.theatre-liberte.fr

• *How Much Can You Carry ?* au festival de La Gacilly, du 31 mai au 30 septembre. www.festivalphoto-lagacilly.com

• Festival de photo sociale Photosoc, à Sarcelles, en octobre. www.photosoc.org